

Misère chez soi, quête du bonheur chez l'autre :
Mouvance, salut et contradiction dans des romans de Maryse Condé
Francis Unimna Angrey, Ph.D
Department of Modern Languages and Translation Studies
University of Calabar, Nigeria

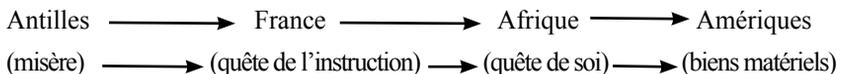
Résumé

Les romans de Maryse Condé essaient de projeter au monde les méandres et les contradictions de la vie aux Antilles. Ils mettent sur les devants la vie misérable que le petit peuple a à endurer dans sa lutte quotidienne pour la survie dans une société socialement déséquilibrée où il manque d'emplois et de débouchés. L'intégration raciale/sociale s'y fait aussi bien difficile. Ce qui s'ensuit c'est que bon nombre des Antillais, comme on le voit à travers les personnages condéens, cherchent à émigrer vers d'autres pays dans le but tout simple de s'améliorer et de se réaliser. La mouvance devient ainsi pour eux «la seule planche de salut». C'est ce phénomène qui attire notre attention dans cette communication où nous menons nos enquêtes à partir de certains romans de Condé.

Introduction

On constate que dans la plupart des romans de Maryse Condé, le thème du voyage reste très important. On voit que les personnages, tant masculins que féminins, y sont en perpétuel déplacement. Il faut, cependant, noter que ce phénomène n'est pas une création ponctuelle de l'écrivaine. C'est un phénomène que vivent les Antillais dans leur vécu quotidien. A cause de la misère économique, due au manque d'emplois et de débouchés, qui sévit dans les Antilles, les jeunes gens sont contraints à l'émigration, à la mouvance vers l'Afrique, les Amériques.

Ce qui ressort de tout ceci c'est que les voyages effectués par ces Antillais ne sont pas faits pour le plaisir, ni ne constituent un déplacement fortuit. Chaque voyage qu'effectue l'Antillais est d'atteindre un certain objectif qui puisse l'aider soit à mieux se comprendre, soit à améliorer son sort économique et social. Le tableau ci-dessous illustre bien ce phénomène.



D'après ce tableau montrant les mouvements de l'homme antillais, on voit que ce dernier se déplace beaucoup pour quérir des ressources nécessaires pouvant lui permettre de changer sa vie, celle de sa famille et, par le fait même, de se donner un brin d'espoir au sein d'un système socio-économique qui le broie. Né aux Antilles, où il passe son adolescence, l'homme antillais se rend en France pour se parfaire sur le plan éducatif et pour se spécialiser.

Au cours de son séjour en France il est appelé à affronter le monde métropolitain. Par ses rapports avec les «vrais Français» de France et avec les gens d'autres races qu'il rencontre en France, il découvre qu'il est loin d'être un Français à part entière. Il découvre qu'il a plutôt pour ancêtres des gens venus de l'Afrique noire et non pas des «Gaulois» comme on le lui a sans cesse seriné aux Antilles. De cette expérience française naît chez lui le goût de se rendre en Afrique d'où ses «vrais aïeux» sont originaires.

Dans les romans de Condé, certains de ses personnages se rendent physiquement en Afrique pour se redécouvrir sur le plan identitaire. C'est ce que Césaire choisit d'appeler se reconnaître par le «détour africain». D'autres Antillais y effectuent un voyage spirituel qui les rend malheureux et miséreux et donc incapables de vivre la détresse qui prévaut dans la réalité antillaise. C'est ce que fait remarquer Condé dans *La colonie du nouveau monde* et dans *La migration des cœurs*.

Le voyage de l'homme antillais s'étend aussi vers les Etats-Unis et vers d'autres îles caraïbes comme la Jamaïque, la Barbade, Cuba, le Panama, la Guyane, le Surinam, la Colombie. Le départ pour ces parties de l'Amérique est une quête inespérée des emplois, des richesses et des biens matériels pour pouvoir améliorer sa situation sociale et économique. Alors que certains personnages condéens trouvent de l'amertume et de la frustration dans leurs communautés d'accueil il y en a, comme Albert Louis dans *La vie scélérate* et Razyé dans *La migration des cœurs*, qui en reviennent riches et enrichis.

C'est ce thème du voyage, cher à Condé, qui attire notre attention dans cette communication. Nous essayons d'y montrer que bien que Condé fasse se déplacer ses personnages pour améliorer leur statut social et économique, il y en a qui reviennent aux Antilles pour s'enfermer dans la misère. De ce fait, de petites jalousies endurecissent les cœurs et la réintégration de ces personnes au sein de leur communauté devient une affaire compliquée.

Départ comme libération

Le besoin de partir chez les personnages s'associe au besoin, toujours grandissant chez eux, de vouloir se libérer de toutes les contraintes sociales et familiales qui les suffoquent dans l'île. Les conditions de vie dans l'île leur sont inacceptables, d'où le désir de s'évader. C'est ainsi qu'aux yeux de Véronica, l'héroïne de *Hérémakhonon*, La Pointe est une petite ville où on s'ennuie; c'est aussi :

Une petite ville qui ne peut guère séduire le visiteur. A l'origine, elle se composait essentiellement d'entrepôts de commerce ... (33).

L'image de marché dont s'affuble La Pointe lui donne un aspect lugubre et laid même pour ceux qui y sont nés. C'est pourquoi Marie-Hélène, l'héroïne de *Une saison à Rihata*, n'aime pas non plus se remémorer cette ville qui ne lui rappelle que ses peines et son amertume alors qu'elle y grandissait. Elle conçoit sa ville natale avec rancune «comme de terres où ne fleurissaient que l'amertume, la solitude et la mesquinerie» (38). L'aspect lugubre de la ville n'est pas seul à révolter les deux héroïnes. Les rapports de force qui existent dans leurs familles respectives les contraignent également à la révolte contre leur environnement.

Dans *Hérémakhonon*, Véronica se sent mal aimée donc rejetée par les siens juste après sa naissance. Après que ses parents ont eu deux filles, Aïda et Jalla, ils ont souhaité avoir un fils qui, malheureusement, n'est pas venu. C'est Véronica qui s'est présentée et ce au désarroi et à l'amertume des parents qui ne lui cachent pas leur désamour. Véronica explique :

Moi, je poussais mon premier cri de terreur et de révolte. Ils n'étaient pas contents. Ils avaient souhaité un garçon (38).

De la même manière, Marie – Hélène, dans *Une saison à Rihata*, n'est pas aimée et appréciée dans sa famille. La mère seule semble la comprendre mais cette dernière meurt trop tôt et ainsi ne peut plus lui servir de guide et de soutien. Entre père et fille le courant d'entente semble ne pas passer puisqu'elle accuse son père d'avoir tué sa mère; raison pour laquelle elle rompt tous liens avec lui.

Marie-Hélène avait idolâtré sa mère à laquelle on disait qu'elle ressemblait ... Quand Alix était morte à cinquante ans d'un mal que les médecins n'avaient pu diagnostiquer, Marie-Hélène, perdant la tête, avait accusé son père de l'avoir tuée et avait rompu tous liens avec lui (27).

Dans *Les derniers rois mages*, Anita, fille de Spéro et de Debbie, trouve la vie monotone auprès de ses parents qui ne s'aiment pas n'arrivant pas à mieux se comprendre. On constate ici que ces trois héroïnes condéennes se sentent abandonnées par ceux qui devraient, en premier lieu, leur montrer un grand amour et de la sollicitude. Mais puisque la situation où elles se trouvent se déroule contre leurs intérêts, elles ne pensent qu'à se libérer de cette étreinte qu'on leur impose en voulant partir de leur environnement suffoquant. Paris devient alors pour elles un port prêt à accueillir les échouées de La Pointe.

Le voyage effectué vers Paris est un moyen de fuir l'ennui qu'offre l'île-prison. C'est une échappatoire vers une société où on compte jour de la vraie vie et ainsi se voir enfin libéré, comme le fait constater Condé elle-même dans ses «notes» :

Le pays natal se réduisait pour nous à un décor, le décor d'un constant ennui. Donc, quand j'ai quitté la Guadeloupe, ... j'avais l'impression que j'allais enfin commencer à vivre (10).

Ce premier voyage, considéré comme très important, marque une rupture initiale mais essentielle entre les personnages et la matrice antillaise. Il signifie la quête d'une certaine liberté, d'un désir de jouir de la plénitude de la vie. Mireille Rosello trouve «ce premier départ volontaire euphoriquement décrit comme la fin d'un confinement, comme une libération» (95). C'est dans cette situation que se trouvent certains personnages de Condé toujours en perpétuel déplacement, en quête de leur planche de salut hors de leur «pays natal».

Quête et échec de l'exil

Contrairement à ce que peuvent penser les personnages condéens de leur voyage à Paris, première étape de leur périple, leur exil dans cette cité finit souvent à se solder par un cuisant échec. Cet échec provient du fait que ces personnages, qui viennent de quitter les Antilles, ne sont pas aisément acceptés dans leur nouveau milieu et alors s'y intègrent mal. De ce fait, ils s'y sentent aliénés puisque, aux dires de Mireille Rosello, ils... feront à Paris l'expérience de leur étrangeté, de leur aliénation, d'un exil négatif par rapport à une communauté métropolitaine qui les exclut sans qu'ils sachent vraiment où placer leur loyauté, leur appartenance, leur retour (97).

C'est ce phénomène que nous constatons chez Véronica dans *Héremakhonon* et chez Marie-Hélène dans *Une saison à Rihata*. Véronica, par exemple, trouve que son séjour à Paris est un véritable cauchemar qu'elle ferait vite d'oublier. Elle cherche toujours à biaiser toutes les questions qu'on lui pose sur cette ville monstrueuse. Elle s'y sent rejetée par le monde blanc qui l'entoure. Elle la considère comme un endroit où l'homme noir n'est appelé qu'à faire de menus travaux comme le balayage des rues, la planche, le lavage des voitures et des cadavres à la morgue. C'est ce qui lui fait dire :

De Paris! Non, pas moi Dites à vos frères de le faire. L'un d'eux balaie la rue de l'université et nous regarde matin après matin (51).

De son côté, Marie-Hélène trouve Paris comme une ville d'ennui où il lui semble qu'elle n'a rien à gagner. En tant qu'étudiante, elle y passe le gros de son temps à assister aux meetings, aux conférences et aux marches qui concernent le devenir du continent noir, et le progrès de l'homme noir dans un monde où il se sent aliéné. C'est par ce seul moyen que Marie-Hélène pense qu'elle peut se distraire dans ce monde blanc qui la rejette aussi.

Ayant subi bien de déboires aux Antilles, d'où ils s'éloignent, ils se sentent mal à l'aise dans un Paris qui ne veut pas d'eux, et les personnages condéens, surtout les héroïnes, ont leur regard désormais rivé sur l'Afrique où elles souhaitent se rendre pour s'y réfugier. Puisqu'elles considèrent ce continent comme un paradis, tous les moyens et tous les prétextes s'avèrent bons pour faciliter le déplacement désiré de Paris vers l'Afrique.

Dans le cas des héroïnes condéennes, le mariage avec un Africain ou la politique de coopération menée par le gouvernement français présente l'occasion tant recherchée de se rendre en Afrique. *Dans Une saison à Rihata*, Marie-Hélène épouse le Guinéen Zek pour se rendre en Afrique. Dans *Hérémakhonon* et dans *Les derniers rois mages*, Véronica et Anita passent par le biais du service de la coopération pour s'y retrouver en tant que coopérantes. Pour ces héroïnes, la venue en Afrique est également un moyen par lequel elles peuvent mieux se connaître donc mieux s'appréhender, le voyage que l'on fait étant aussi une découverte de soi comme le fait entendre Véronica :

Raison du voyage? Ni commerçante. Ni missionnaire. Ni touriste. Touriste peut-être. Mais d'une espèce nouvelle, à la découverte de soi-même (12).

Loin de ce à quoi elles s'attendent, l'Afrique n'est pas un continent chimérique, mythique et paradisiaque. Elle n'est pas ce monde où elles pourraient se faire accepter et ainsi se forger une identité. Elles trouvent plutôt une Afrique déchirée, lacérée et démembrée. Leur quête d'une certaine identité devient pour elles un grand supplice comme Bukoye Arowolo le fait remarquer :

Condé's heroines conceive of a chimeric, paradisiac and mythic Africa. They have a romantic and extravagant image of the continent and their expectations are very high ... Africa aggravates rather than solves their problems of alienation (224).

L'Afrique elle-même plie sous le fardeau de la dictature, menée autant par des dirigeants civils que militaires. Les héroïnes sont tous les jours témoins des tueries dans les rues, de l'emprisonnement des opposants, vrais ou imaginaires, aux régimes en place, à la flagornerie et aux mensonges, à la propagande et à la démagogie comme le fait remarquer Kesteloot:

Elle découvre une société hiérarchisée et complexe à souhait. N'ayant ni le même passé, ni les mêmes problèmes que les Antilles. Les relations hommes/ femmes, l'orgueil des castes supérieures, le cynisme des responsables politiques, le peu de valeur accordée aux jeunes, à la liberté et à la personne humaine, ont profondément choqué son esprit foncièrement démocrate (67).

C'est pourquoi Véronica trouve qu'à la place «des aîeux» qu'elle est venue chercher en Afrique ce sont des assassins qu'elle a trouvés. Sa venue au continent noir est une erreur donc un échec. Elle s'en plaint :

Cette erreur, cette tragique erreur que je ne pouvais pas ne pas commettre, étant ce que je suis. Je me suis trompée, trompée d'aïeux, voilà tout. J'ai cherché mon salut là où il ne le fallait pas. Parmi les assassins (312).

Par ces mots, Véronica exprime son désarroi pour l'échec qu'elle subit en Afrique. N'ayant pas réussi à se donner ce qui pouvait lui assurer un certain bonheur, elle trouve bon de retourner en France. De son côté, Marie-Hélène n'est pas contente puisqu'elle souffre un déficit d'amour. Elle se sent mal aimée et elle ne peut non plus donner de l'amour et montrer de la sollicitude à ceux qui l'entourent, ses enfants y compris. Elle est victime d'un certain refoulement d'amour qui la rend schizophrène et paranoïaque. De par son comportement elle rentre dans le moule de Chawki Azouri qui maintient que

Le schizophrène et le paranoïaque subissent le rejet de la société elle-même, précisément parce que leur inconscient est à fleur de peau, parce que leur inconscient parle tout seul (106).

À l'âge de trente – sept ans et avec une ribambelle d'enfants, Marie – Hélène se sent déjà vouée à la vieillesse ayant perdu tout goût à la vie. En effet, le foyer conjugal s'avère pour elle un enfer. Elle ne trouve rien dans le pays africain, où elle se trouve, qui puisse lui permettre d'assouvir ses désirs de jeune femme. Elle se sent un animal traqué dont on ne veut pas. Ainsi, Rihata devient pour elle, comme Argelouse pour Thérèse dans *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac, le lieu princier où suintent la désapprobation et l'ennui.

Le séjour de Marie-Hélène en terre africaine est un échec, échec rendu plus palpable par les réîtres du pouvoir Toumany à cause de leurs abus de pouvoir. Contrairement à l'Afrique de ses rêves, elle se retrouve dans une Afrique où l'arbitraire, l'injustice et la criminalité contrôlent les affaires des citoyens. C'est une Afrique où on est corrompu, où on apprend à se salir les mains pour acquérir le pouvoir politique. Par un mariage sans amour et surtout par les expériences sociales et économiques qu'elle encourt à Rihata, Marie-Hélène devient une épave qui n'a plus de valeur.

Exil et réussite des autres

Comme nous venons de le voir, les héroïnes de Condé, dont Véronica et Marie-Hélène, ne réussissent dans leurs entreprises ni à Paris ni en Afrique. Leur séjour en Afrique devient pour elles plutôt un cauchemar. Il ne fait qu'exacerber leur supplice et qu'aiguillonner leur déception. Mais chez Condé ce ne sont pas tous ceux qui se déplacent qui sont déçus de la même manière. Il y en a, parmi ses personnages, qui voyagent vers d'autres pays et en reviennent plus fortunés qu'ils ne l'étaient avant leur départ.

Vu la misère qui sévit dans l'île, ils s'évadent vers d'autres cieux pour chercher fortune. C'est ainsi qu'Albert Louis dans *La vie scélérate* et Razyé dans *La migration des cœurs* partent de la Guadeloupe pour réussir dans leurs entreprises au Panama tout comme à Cuba. Malgré tous les obstacles qui les confrontent à l'étranger, les deux héros de Condé reviennent au pays les mains pleines.

Avant de partir de La Pointe, Albert Louis est aussi misérable que ses pairs, mais il suffit d'un séjour au Panama, où les Américains font construire un canal, pour que toute la vie de cet homme et celle de sa famille se transforment. Il en revient avec un garçon, son fils, et les mains pleines de dollars. Avec l'argent qu'il apporte du Panama, il peut se permettre d'acheter une maison.

Aux yeux des habitants de la Pointe, il est arriviste. Maintenant propriétaire d'une maison, qu'il a eue grâce à son séjour panaméen, il peut convenablement loger les membres de sa famille et ainsi leur procurer un minimum de confort pour sa stabilité sociale. Il sort aussitôt sa mère de l'anonymat et de la boue de la misère. La vie de cette dernière change de sens.

Ainsi, du jour au lendemain, Théodora quitte son monde, le village où son Mano dormait sous la terre dans une petite tombe, délimitée par des conques de lambis rose et ocre (34-35).

On constate donc que la famille Louis bénéficie d'une certaine ascension sociale qui provient du séjour qu'effectue Albert Louis au Panama. Cela se voit surtout chez Théodora, la mère d'Albert Louis, qui non seulement jouit d'une satisfaction morale et mentale mais aussi d'un changement physique. Elle peut désormais s'acheter de nouvelles robes parce que le revenu mensuel que son fils lui donne lui permet de le faire.

En dehors de tous ces progrès remarquables dans la maison Louis, Albert peut aisément faire scolariser ses enfants. Or, ses enfants partent de rien pour devenir des leaders et des hommes politiques dans les environs de Boyer-de l'Étang et de l'Anse Laborde. Ces enfants atteignent ce haut niveau à cause de l'argent que leur père a su gagner au Panama. Albert Louis a bien bénéficié de son séjour panaméen car il réussit à produire des avocats, des médecins, des pharmaciens qui font désormais «la pluie et le beau temps» (66) puisque «tenant le haut du pavé» (66) à Boyer-de-l'Étang et à l'Anse Laborde.

Dans *La migration des cœurs*, Razyé, homme dont personne ne connaît l'histoire de la naissance, quitte aussi la Guadeloupe pour séjourner trois ans à Cuba. Il s'y rend pour accumuler des biens matériels et l'argent nécessaires pour rivaliser avec Ayméric Linsseuil, homme blanc, propriétaire de terres et riche employeur d'ouvriers, qui lui arrache Cathy, son amour. Il sait bien qu'il ne peut pas lutter contre ce dernier les mains vides. Il trouve que c'est même grâce à ses richesses que Linsseuil réussit à lui prendre Cathy.

Le seul moyen par lequel il peut prétendre faire face à ce rival farouche c'est de se déplacer, c'est de quitter la Guadeloupe, où il n'a aucun espoir de mettre ses plans à exécution, pour assouvir ses désirs ailleurs. Son séjour cubain lui rapporte beaucoup puisqu'il se sent prêt, à son retour en Guadeloupe, à affronter ses ennemis, comme il nous le fait entendre :

Je dois me venger. Et de l'homme qui a pris la femme que j'aimais et de celui qui m'a rendu indigne de son amour... J'ai trimé trois ans à Cuba pour avoir les moyens de le réaliser... (22).

Malgré son désir incontrôlé de vouloir se venger, on le considère comme un des riches dans la région où il vit en Guadeloupe. Son seul problème est qu'il fait mener une vie misérable et austère à tous ceux qui l'entourent, y compris à son fils, Razyé II. Il se montre trop avare se comportant comme s'il se vengeait contre toute sa société qui semble le rejeter.

En dehors de Razyé dans *La migration des cœurs* et d'Albert Louis dans *La vie scélérate*, qui partent pour Cuba et pour le Panama respectivement pour des raisons économiques, bien d'autres Antillais cherchent à aller vers d'autres îles dans le but d'améliorer leur sort. Ils y vont en quête du travail qui se fait rare chez eux. Condé conclut dans *La migration des cœurs* que certains de ces Antillais se rendent en Haïti pour en chercher.

Nombreux étaient ceux qui partaient pour Haïti où le pays était à présent gouverné par des noirs, mais très intelligents, pareils à des blancs, et où le travail ne manquait pas (109).

C'est par ce moyen seul que ces personnages peuvent prétendre changer leur vie de misère et celle de leurs familles dans un système socio-économique qui les broie.

Conclusion

Dans cette communication, nous avons essayé de démontrer que les personnages que nous présente Maryse Condé dans la plupart de ses romans sont des gens qui, non contents du sort misérable que leur réservent les Antilles, cherchent à émigrer vers d'autres pays pour l'améliorer. Nous avons démontré que chacun de ces personnages se déplace pour des raisons psychologiques ou pour des raisons économiques.

Les personnages – femmes, dont Véronica dans *Hérémakhonon* et Marie-Hélène dans *Une saison à Rihata*, se sentent frustrées au sein même de leur famille en Guadeloupe d'où leur désir de vouloir partir vers un pays où elles croient trouver le bonheur. Malheureusement, leur séjour à Paris, tout comme celui en Afrique, se solde par un échec cuisant n'y pouvant trouver l'équilibre psychologique et mental dont elles ont besoin pour assouvir leur désir.

Contrairement à ces femmes, les hommes, dans *La vie scélérate* et dans *La migration des cœurs*, qui quittent leur île pour des raisons économiques, réussissent bien leur aventure au Panama et à Cuba. En effet, Albert Louis et Razyé reviennent en Guadeloupe transformés avec des dollars plein les poches. Dans l'ensemble, nous avons pu démontrer que fuir la misère chez soi n'est pas nécessairement synonyme de trouver le bonheur chez l'autre. Par la force de ses bras et de ses ressources intellectuelles on peut se frayer une voie partout où l'on se trouve.

Bibliographie

- Achodé, C. S. 1993. *Crise et quête d'identité noire de l'Amérique à l'Afrique d'hier à demain*. Porto-Novo, CNPMS.
- Angrey, F. U. 1998. «Le Projet Idéologique de Maryse Condé dans *La vie scélérate*» in Ade Ojo, S. (ed.) *La Revue Nigériane des Études Françaises*, 6. Lagos: SES Ltd. Pp. 86–103.
- Angrey, F. U., 2001, «La Littérature et le principe de la coopération entre peuples et races dans le monde contemporain: la voix de Maryse Condé» in Godwin, D. et Ménager, S. (eds.) *French Studies in Southern Africa* 30, Johannesburg, TNGP CO. Pp. 1–12.
- Angrey, F. U. et Akpagu, Z. I. 2003. «L'univers imaginaire de Maryse Condé et l'intégration sociale et raciale comme condition SINE QUA NON pour une légitimation identitaire aux Antilles» in Akpagu, Z. I. (ed.) *Ndunode: Calabar Journal of the Humanities*, 4/1. Calabar, Faculty of Arts, Unical. pp. 12-23.
- Arowolo, B. 1996. «The black Caribbean Women's Search for identity in Maryse Condé's novels» in Adebayo, Aduke (ed.) *Feminism and black women's creative writing*. Ibadan, AMD Publishers. p. 220–228.
- Azouri, C. 1993. *La Psychanalyse à l'écoute de l'inconscient*. Alleur (Belgique), Marabout.
- Chevrier, J. 1990. *Littérature nègre*. Paris, Armand Colin.
- Condé, M. 1987a. «Notes sur un retour au pays natal» in *Conjonction, revue franco – haïtienne*, 176, pp. 7-23.
- Condé, M. 1987b. *La vie scélérate*. Paris, Editions Seghers.
- Condé, M. 1976. *Hérémakhonon*. Paris, Union générale d'éditions.
- Condé, M. 1981. *Une saison à Rihata*. Paris, Editions Robert Laffont.
- Condé, M. 1993. *Les derniers rois mages*. Paris, Mercure de France.
- Condé, M. 1995. *La migration des cœurs*. Paris, Editions Robert Laffont.
- Degras, M. C. et Hugon, M. 1984. «L'Afrique, un continent difficile» entretien avec Maryse Condé et M. Warner – Vieyra» in *Notre librairie*, 117, avril-juin. pp. 101.
- Kesteloot, L. 1994. «Maryse Condé, une certaine négritude outsider» in *Notre librairie*, 118, juillet – septembre. pp. 66-70.

- Mauriac, F. 1927. *Thérèse Desqueyroux*. Paris, Le Livre de poche.
- Nkashama, P. N. 1984. «L'Afrique en pointillé dans *Une saison à Rihata* de Maryse Condé» in *Notre librairie*, 74, avril-juin. pp. 31-37.
- Ntonfo, A. 1982. *L'homme et l'identité dans le roman des Antilles et Guyane françaises*. Sherbrooke (Québec), Editions Naaman.
- Pfaff, F. 1993. *Entretiens avec Maryse Condé*. Paris, Karthala.
- Régis, A. 1992. *La Littérature franco-antillaise*. Paris, Karthala.
- Rosello, M. 1992. *Littérature et identité créole aux Antilles*. Paris, Karthala.